

# Introduction

*La grandeur d'un homme est comme sa réputation ;  
elle vit et respire sur les lèvres d'autrui.*

Rivarol

**S**ilhhouette familière des manuels scolaires et des livres sur la Grèce, Périclès a le rare privilège d'incarner à lui seul un « siècle », condensant sur son nom l'apogée d'Athènes et l'épanouissement de la première démocratie de l'histoire. Connu par un buste d'époque romaine, son visage impénétrable apparaît comme un défi lancé à l'historien. Sous quel angle appréhender cette statue sans aspérité ? Comment proposer un nouveau regard sur un sujet déjà scruté tant de fois ? S'attaquer à un tel monument comporte à l'évidence un risque : errer longtemps sur l'océan d'une historiographie pléthorique, au risque de ne jamais arriver à bon port.

## Méthode : de l'enquête biographique considérée comme *Odyssée*

Plusieurs écueils guettent l'historien qui, téméraire ou inconscient, se lancera dans l'aventure. Il lui faut tout d'abord naviguer entre deux périls symétriques : l'idéalisation et son envers, le relativisme. Lestés par le poids d'une tradition historiographique élogieuse, les historiens de l'Antiquité ont en effet du mal à aborder Périclès sans un *a priori* éminemment positif. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le personnage est souvent considéré comme l'un des principaux artisans du « miracle grec », incarnant « l'idéal cristallisé en marbre pentélique »<sup>1</sup>, pour reprendre la formule fameuse d'Ernest Renan. À la tête d'une cité paisible et harmonieuse, Périclès serait le modèle du dirigeant sage et incorruptible, conformément au portrait louangeur dressé par l'historien Thucydide.

Toutefois, depuis une cinquantaine d'années, cette vision enchantée a été battue en brèche par de nombreux travaux. Certes, au temps de Périclès, Athènes fut le lieu d'un intense bouillonnement politique et culturel : la

---

1. « Prière sur l'Acropole », dans E. RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, 1883.

démocratie directe s'affermir durablement, tandis que l'Acropole se couvrit de monuments grandioses qui, encore à nos yeux, clament l'apogée de la Grèce. Pour autant, ces succès indéniables ne sauraient masquer les limites du système athénien. La démocratie n'avait que faire des droits de l'homme et ne se souciait que des droits du citoyen : à l'époque de Périclès, la communauté civique demeurait un club fermé, dont les esclaves, les métèques et les femmes étaient exclus et qui, en outre, n'hésitait pas à tyranniser ses alliés dans le cadre d'un empire maritime toujours plus hégémonique.

Faut-il donc, par un soudain retour de balancier, mettre à bas la statue de Périclès sculptée avec tant de soin par la tradition ? Du miracle au mirage : le stratège athénien mérite-t-il d'être renvoyé aux oubliettes de l'histoire, en tant qu'emblème d'un univers machiste, esclavagiste et colonialiste – bref, comme préfiguration de l'Occident impérialiste des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ? Ce serait là tomber de Charybde en Scylla, de l'idéalisation débridée au relativisme radical. En réalité, cette vision négative est tout aussi réductrice que la précédente, puisqu'elle juge la cité antique à l'aune des réalités contemporaines.

Tel est l'autre écueil que l'historien doit s'employer à éviter dans une telle enquête : l'anachronisme. Condamner Périclès au nom des valeurs d'aujourd'hui, ce serait en effet commettre une singulière erreur d'optique. Rabattre le passé sur le présent reviendrait, tel le Cyclope de l'*Odyssée*, à n'observer sa proie que d'un œil. La perspective s'en trouve singulièrement faussée... Faut-il le rappeler, l'esclavage ne fut aboli en Europe qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et, en France, les femmes ne disposèrent du droit de vote qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dénierait-on pour autant le rôle joué par la Deuxième et la Troisième Républiques dans la démocratisation de la nation ? Pour prendre la mesure de la rupture qui s'opéra au temps de Périclès, il convient en réalité de la rapporter, non à la situation d'aujourd'hui, mais à celle qui prévalait alors dans le monde antique. En définitive, la vision « borgne » en dit bien plus sur les obsessions contemporaines que sur l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle. De façon plus insidieuse, l'anachronisme se loge souvent dans les analogies auxquelles l'historien recourt pour évoquer le monde grec et ses « grands hommes ». Ainsi n'y a-t-il probablement aucun bénéfice à considérer Périclès comme un chef de parti politique – comme s'il existait de telles formations structurées à Athènes – ou à interpréter le chantier de l'Acropole comme le fruit d'une politique keynésienne avant la lettre, Périclès endossant alors les habits de Roosevelt<sup>1</sup>.

Doit-on dès lors s'en tenir à invoquer la radicale altérité du monde grec au risque d'ennuyer le lecteur confronté à une Antiquité drapée dans sa singu-

1. Voir *infra*, chapitre 12, « Périclès retrouvé », p. 230.

larité ombrageuse ? Si Périclès ne ressemble en rien aux hommes politiques contemporains, pourquoi s'intéresser encore au personnage ? Est-il par ailleurs possible d'aborder le passé, totalement exempt des préoccupations d'aujourd'hui ? Là encore, tout est question d'équilibre. Ce livre entend plaider pour une vision binoculaire, fondée sur un va-et-vient constant entre présent et passé. À condition d'être contrôlé, l'anachronisme peut avoir des vertus pédagogiques, voire heuristiques<sup>1</sup>. Opérer des rapprochements avec le présent, sans pour autant céder aux vertiges de l'analogie : telle est la voie étroite que nous nous proposons de suivre.

Dans cette odyssée semée d'embûches, il est un dernier piège particulièrement difficile à esquiver : la personnalisation, inhérente à toute entreprise biographique. À l'instar du voyageur qui, séduit par le chant des sirènes, en vient à oublier sa famille et sa patrie, le biographe a souvent tendance à négliger l'environnement social et politique dans lequel s'inscrit l'action de son héros. En focalisant l'attention sur un individu, l'historien risque de laisser dans l'ombre le rôle de la collectivité, ce qui serait pour le moins paradoxal lorsqu'on aborde la première démocratie de l'histoire. Il faut dire que les sources anciennes ne sont d'aucune aide pour dissiper le sortilège. Dès la fin du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, Thucydide assurait en effet, à propos de l'Athènes de Périclès : « C'était de nom, une démocratie, mais en fait, le premier citoyen exerçait le pouvoir » (II, 65).

Cette formule célèbre a longtemps été prise au pied de la lettre, comme si l'histoire de la démocratie athénienne et la carrière de son chef pouvaient se superposer et fusionner sans reste<sup>2</sup>. Or cette personnalisation est éminemment discutable : stratège lui-même, Thucydide est loin d'être aussi « objectif » qu'une certaine historiographie l'a longtemps soutenu. Non, Thucydide n'est pas un « collègue »<sup>3</sup>, si tant est que les historiens d'aujourd'hui soient plus objectifs que leur célèbre devancier. L'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* est plutôt l'héritier d'une tradition bien enracinée qui tend à n'envisager l'histoire qu'en rapport avec des grands hommes qui, supposément, la modèlent.

Faut-il dès lors tordre le bâton dans l'autre sens et diluer l'action de Périclès dans celle du peuple athénien ? Pour rendre à César ce qui appartient à César – et au peuple ce qui appartient au peuple –, il serait tentant

1. N. LORAU, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le genre humain*, 27 (1993), p. 23-39.

2. Voir par exemple P. CLOCHÉ, *Le siècle de Périclès*, Paris, 1963 ; R. FLACELIÈRE, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, Paris, 1966 ou encore F. CHATELET, *Périclès et son siècle*, Paris, 2<sup>e</sup> éd., 1969.

3. Voir N. LORAU, « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia*, 12 (1980), p. 55-81.

d'écrire une histoire d'Athènes animée par un collectif anonyme : en somme, faire l'histoire, non de Périclès, mais de 50 000 citoyens. Plusieurs études sur le stratège suivent cette inclination et, prenant prétexte de la vie de Périclès, brossent en réalité un portrait d'Athènes au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Ce serait néanmoins une approche simplificatrice, sinon simpliste, du problème : plutôt que de choisir entre le peuple et l'individu, il convient précisément de prendre cette question pour objet d'étude. Si Périclès pesa indéniablement sur les décisions collectives de la cité, *a contrario*, la vie du grand homme révèle en creux l'influence du *dèmos* athénien sur ses dirigeants. Pour exercer le moindre pouvoir, le grand homme était contraint de tenir compte des attentes populaires, d'aligner, d'ajuster et d'adapter son comportement en conséquence. C'est précisément l'interaction complexe entre le peuple et ses chefs qui mérite d'être placée au cœur de l'enquête.

Un projet centré sur Périclès doit donc se situer sur une étroite ligne de crête : se garder d'idéaliser Athènes, sans pour autant nier la rupture introduite par l'invention de la démocratie ; éviter si possible les parallèles trompeurs, sans renoncer à mettre en œuvre certains anachronismes contrôlés, dans la mesure où l'histoire, fût-elle positiviste, est toujours nourrie par les débats d'aujourd'hui ; enfin, ne céder ni à l'illusion du grand homme, ni à celle de la toute-puissance des masses, pour enquêter plutôt sur la tension productive entre le stratège et la communauté athénienne. C'est à cette triple condition que l'on peut espérer rendre à Périclès et à la cité toute leur épaisseur historique, en soulignant les profonds décalages et les quelques ressemblances avec la vie démocratique contemporaine.

Au lieu de nous lancer dans une nouvelle biographie de Périclès, nous chercherons donc plutôt à remettre en contexte cette grande figure, en la réinsérant dans la culture politique démocratique du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Autour de l'homme Périclès circulent de nombreux récits, parfois contradictoires, qui dévoilent en creux, « à l'état plié »<sup>2</sup>, l'univers social et historique de l'Athènes classique. Périclès apparaît ainsi comme un bon « réactif » – pour employer une métaphore chimique – permettant de révéler le fonctionnement de la démocratie athénienne dans ses multiples facettes.

Pour évaluer l'ampleur et la portée de ces interactions, encore faut-il commencer par restituer la trame dans laquelle s'inscrit l'itinéraire de

1. Voir les remarques de P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres. Mœurs et politique à Athènes au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle*, Paris, 2009, p. 204 et, plus généralement, F. DOSSE, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, 2005.

2. B. LAHIRE, « De la théorie de l'*habitus* à une sociologie psychologique », dans Id. (éd.), *Le travail sociologique de P. Bourdieu*, Paris, 1999, p. 121-152.

Périclès. Ces points d'appui chronologiques sont nécessaires pour saisir les débats qui se cristallisent autour de son action et de son empreinte sur le destin d'Athènes.

## Chronologie : une brève histoire de Périclès

Apparue aux alentours du VIII<sup>e</sup> siècle, la cité (*polis*) constitue une nouvelle forme d'organisation politique et territoriale qui se diffuse rapidement dans tout le bassin méditerranéen, depuis la mer Noire jusqu'aux rivages de l'Andalousie. Au début du V<sup>e</sup> siècle, le monde grec est composé d'une mosaïque de communautés indépendantes les unes des autres, mais unies par la langue et les cultes. Parmi elles, la cité d'Athènes, qui offre alors l'aspect d'une communauté en pleine mutation. Au moment où naît Périclès, en 494/3 av. J.-C.<sup>1</sup>, la cité s'est libérée depuis peu de la domination de ses tyrans qui, durant un demi-siècle, avaient tenu les rênes du pouvoir. Le changement est d'importance : avec la chute de la tyrannie en 510 av. J.-C., les formes de domination personnelle furent discréditées pour longtemps – un facteur dont Périclès dut tenir compte durant toute sa carrière. Ce bouleversement trouva également une traduction institutionnelle, en 508/7 av. J.-C. : impulsée par Clisthène, une série de réformes modifia en profondeur l'organisation politique de la cité, jetant les bases de la démocratie qui s'épanouit au cours du V<sup>e</sup> siècle.

Apparenté au réformateur Clisthène, Périclès jouissait à ce titre d'une ascendance fort prestigieuse. De sa jeunesse, on ne connaît cependant que fort peu de choses, sinon qu'il passa probablement quelques années en exil. Son père Xanthippe fut en effet banni par le peuple athénien, au terme d'un vote d'ostracisme – une procédure qui permettait d'écarter momentanément un membre de l'élite jugé trop puissant, de façon à prévenir tout retour à la tyrannie. La sanction tomba en 485 av. J.-C., à mi-chemin entre les deux guerres médiques qui virent s'opposer une fraction des cités grecques à l'Empire perse.

Périclès grandit au rythme de cette lutte *a priori* inégale. Entre les deux mondes, le déséquilibre des forces était flagrant : d'un côté, des communautés grecques désunies, comptant tout au plus quelques milliers de citoyens ; de l'autre, l'immense empire achéménide, dont le centre de gravité se situait sur les hauts plateaux iraniens, mais dont la domination s'étendait des rivages de la mer Noire, à l'ouest, jusqu'à l'Afghanistan, à l'est, en passant par l'Égypte au sud. Si la première guerre médique, en 490, ne fut qu'une escarmouche dont

1. La date est probable, mais non certaine. Voir à ce propos les remarques de G. A. LEHMANN, *Perikles. Staatsmann und Stratege im klassischen Athen*, Munich, 2008, p. 30 et p. 273.

les hoplites athéniens sortirent vainqueurs à la surprise générale, la seconde guerre médique fut un affrontement d'une tout autre ampleur. Par terre et par mer, les forces perses envahirent le territoire de la Grèce continentale et, face à la menace, seules trente et une cités – sur les centaines que comptait alors l'Hellade – s'unirent pour résister à l'offensive. Si Sparte reçut le commandement nominal des forces grecques, Athènes disposait de l'essentiel de la flotte, construite grâce à l'argent tiré des mines du Laurion, au sud de l'Attique.

C'est dans ce contexte dramatique que le père de Périclès, Xanthippe, fut rappelé par les Athéniens qui, face au danger, firent taire momentanément leurs divisions. Menées par le stratège Thémistocle, les troupes grecques détruisirent la flotte perse en septembre 480 av. J.-C. dans le détroit de Salamine, non loin d'Athènes. Recrutés parmi les citoyens les plus pauvres – les thètes dans la classification censitaire instaurée par le législateur Solon au début du VI<sup>e</sup> siècle –, les rameurs athéniens furent les artisans de cette victoire décisive, ce qui les encouragea par la suite à revendiquer un rôle politique à la hauteur de leur importance militaire. Quant au père de Périclès, Xanthippe, il ne tarda pas à s'illustrer personnellement dans le conflit en conduisant la flotte athénienne à la victoire, au cap Mycale, en 479 av. J.-C., lors d'un des derniers engagements de la guerre.

Du jeune Périclès, on ne connaît à ce stade toujours rien de précis et il faut attendre encore vingt ans pour le voir émerger sur le devant de la scène politique. Depuis l'ostracisme de Thémistocle, accusé en 471 av. J.-C. d'avoir pactisé avec l'ennemi perse, c'est le stratège Cimon qui exerçait une influence prépondérante dans la cité athénienne, grâce au prestige militaire acquis dans le cadre de la ligue de Délos fondée en 478 av. J.-C. Après la seconde guerre médique, Athènes avait en effet pris la tête d'une alliance visant à empêcher le retour des Perses en Égée et dont le siège se trouvait sur la petite île de Délos, au milieu de l'archipel des Cyclades. D'alliance librement consentie, la ligue se transforma rapidement en instrument au service des Athéniens qui ponctionnaient les cités alliées sous prétexte de les défendre contre la menace perse. Si les citoyens pauvres tiraient d'importants bénéfices matériels de cette position avantageuse, ils exerçaient une influence politique encore limitée à l'intérieur de la cité. Pour maintenir le *statu quo*, Cimon pouvait compter sur l'appui du vénérable conseil de l'Aréopage, où siégeaient les magistrats les plus prestigieux de la cité, les archontes sortis de charges, membres de l'élite traditionnelle d'Athènes.

C'est dans ce contexte brossé à grands traits que Périclès entra en scène, peut-être en tant qu'accusateur de Cimon, en 463 av. J.-C. Une fois cet encombrant rival mis définitivement sur la touche, s'ouvrit une séquence

d'une trentaine d'années, durant laquelle Périclès joua manifestement les premiers rôles dans la cité, tandis que la démocratie s'affermissait. Toutefois, son autorité ne fut jamais incontestée : il essuya d'abord les attaques de tous ceux qui, menés par Thucydide d'Alopékè, un parent de Cimon, s'opposaient à la montée en puissance du peuple (*dèmos*) dans la cité ; même après l'ostacisme de ce dangereux rival, en 443 av. J.-C., Périclès resta en proie à de virulentes critiques, comme en témoignent les poursuites intentées contre plusieurs de ses proches – le philosophe Anaxagore, sa compagne Aspasia, ou le sculpteur Phidias dans les années 430.

Son empreinte sur la vie de la cité n'en demeure pas moins indéniable. Tout d'abord, c'est sous son impulsion que les magistratures les plus prestigieuses furent ouvertes aux citoyens les plus pauvres : instaurées au début du VI<sup>e</sup> siècle, les barrières censitaires furent progressivement levées, même si l'accès à l'archontat demeura fermé aux thètes. C'est encore à l'initiative de Périclès que furent mises en place les premières indemnités de participation à la vie civique, les *misthoi*. À partir de la fin des années 450, les jurés des tribunaux athéniens furent rétribués de façon à ce que les citoyens les moins fortunés fussent en mesure de siéger lors des procès, sans craindre de perdre une journée de travail : de formelle, la démocratie devenait peu à peu réelle. Dans le même temps, Périclès prit l'initiative d'une politique de grands travaux, dont l'érection du Parthénon, entre 447 et 438 av. J.-C., reste la manifestation la plus éclatante. Enfin, il acheva la construction des Longs Murs qui reliaient la ville à son port, Le Pirée, et développa la flotte de guerre, au grand bénéfice des thètes qui peuplaient les trières et y recevaient une solde. À cet égard, démocratisation interne et impérialisme externe avançaient d'un même pas.

Ce n'est donc nullement un hasard si Périclès fut aussi le défenseur acharné des intérêts athéniens au sein de la ligue de Délos. Au plus tard en 454 av. J.-C., à l'apogée de son influence, le trésor fédéral fut transféré sur l'Acropole : les Athéniens pouvaient désormais y puiser à leur guise pour financer le fonctionnement de la démocratie. Parmi les alliés, ces évolutions engendrèrent des mécontentements d'autant plus vifs que le danger perse était conjuré depuis les années 460. La situation devint critique lorsque fut signée la Paix de Callias, en 449 av. J.-C. : le traité mettait un point final à l'affrontement ouvert par les guerres médiques, rendant le maintien de la ligue sans objet. Athènes refusa toutefois de dissoudre une alliance dont elle tirait des profits substantiels et Périclès réprima sans état d'âme les soulèvements qui s'ensuivirent : l'Eubée en 446 av. J.-C. et la longue guerre contre Samos, entre 441 et 439.

Au-delà de ces révoltes ponctuelles, la cité démocratique dut également affronter l'hostilité grandissante de Sparte et de ses alliés péloponnésiens.

Inquiets devant la montée en puissance d'Athènes, les Lacédémoniens prirent la tête d'une alliance destinée à contrer son influence. Après des affrontements par alliés interposés, suivis par un bref moment d'accalmie – la paix de Trente Ans en 446 av. J.-C. –, les tensions s'accrurent à nouveau jusqu'à ce qu'en 432 av. J.-C., le conflit éclate au grand jour. La guerre du Péloponnèse était lancée : elle allait durer plus de 25 ans et s'achever par la défaite d'Athènes, en 404 av. J.-C. C'est Périclès qui élabora la stratégie qui, durant les premières années, permit aux Athéniens de résister aux Péloponnésiens, pourtant supérieurs en nombre et dotés d'une infanterie redoutable. Grâce à leur supériorité sur les mers et leur système de défense inexpugnable, les Athéniens semblaient même en bonne posture pour l'emporter. Mais une grave épidémie ravagea la cité à partir de 430. Un an plus tard, Périclès mourait emporté par le fléau.

Ces quelques jalons révèlent une trajectoire biographique complexe, dont il est difficile de cerner toutes les sinuosités. De fait, les sources antiques sont lacunaires et ne permettent que rarement d'évaluer avec précision le rôle joué par Périclès dans les évolutions de la cité athénienne au milieu du v<sup>e</sup> siècle.

## Sources : la construction antique du personnage

Un premier constat s'impose : les sources épigraphiques et archéologiques ne sont que d'un faible secours pour éclairer l'action du stratège. Aucun décret proposé par Périclès n'est ainsi parvenu jusqu'à nous. Seules deux inscriptions le mentionnent nommément : la première, gravée plus d'un siècle après sa mort, rappelle qu'il finança, en tant que chorège, la tragédie d'Eschyle, les *Perses* ; la seconde – pour laquelle le nom de Périclès a seulement été restitué par les épigraphistes – fait allusion à son intervention dans la construction d'une fontaine dans le sanctuaire d'Éleusis, en Attique<sup>1</sup>.

Les témoignages archéologiques laissent l'historien tout aussi démuni. Ornant la couverture de nombreux ouvrages, le buste de Périclès n'est qu'une copie en marbre d'époque romaine. Sculpté par Crésilas, artisan d'origine crétoise, l'original en bronze se trouvait sur l'Acropole, probablement comme offrande votive – un don à la divinité – dédiée par ses proches après sa mort<sup>2</sup>. Périclès y était représenté coiffé de son célèbre

---

1. Voir *infra*, épilogue, « Individu et démocratie : la place du grand homme », p. 243-244.

2. Voir B. HOLTZMANN, *L'acropole d'Athènes : monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athéna Polias*, Paris, 2003, p. 103 et T. HÖLSCHER, « Die Aufstellung des Perikles-Bildnisses und ihre Bedeutung », *WJA*, 1 (1975), p. 187-199, ici p. 191.

casque, relevé sur son front. Encore faut-il bien comprendre qu'il s'agissait là d'une image idéalisée, destinée à mettre en scène une fonction – celle de stratège –, et non à représenter l'individu en lui-même, à la manière d'un cliché photographique<sup>1</sup>.

Pour aborder l'action de Périclès, les historiens en sont donc réduits à convoquer les seules sources littéraires. Celles-ci sont marquées par deux caractéristiques majeures : tout d'abord, le rôle essentiel joué par un texte tardif, la *Vie de Périclès* de Plutarque, qui recueille de nombreux témoignages des v<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècles et dont les historiens ont montré la fiabilité relative<sup>2</sup> ; ensuite, le caractère *bifrons* de la documentation, tantôt louangeuse, tantôt critique à l'égard du stratège.

En tout début de chaîne, il est toutefois un auteur, Hérodote, dont le parti pris reste difficile à saisir. Cela n'est d'ailleurs guère étonnant : exact contemporain du stratège, l'historien ne mentionne qu'une seule fois Périclès dans son œuvre consacrée aux guerres médiques et à leur cause. En l'absence de preuves tangibles, de nombreux interprètes font pourtant d'Hérodote un partisan zélé du stratège<sup>3</sup> : séjournant à Athènes dans les années 450-440, il aurait même glissé un discret hommage à Périclès en évoquant le rêve que fit sa mère avant de le mettre au monde<sup>4</sup>. Rien ne vient pourtant étayer cette hypothèse qui repose sur un présupposé discutable : le « père de l'histoire » ne saurait qu'être ami avec le « père de la démocratie ». Dans ses *Histoires*, Hérodote développe en réalité un discours critique, sinon sur Périclès, du moins sur ses ascendants, n'hésitant pas à relayer les traditions hostiles aux Alcéméonides et à son père Xanthippe<sup>5</sup>. C'est que l'historien n'a rien d'un chantre sans nuances d'Athènes. S'il admire la cité victorieuse des guerres médiques, il critique de façon à peine voilée la puissance impérialiste qui, guidée par Périclès, opprime les Grecs d'Ionie dans

1. Voir *infra*, chapitre 2, « Périclès le stratège », p. 44.

2. Voir en dernier lieu Chr. PELLING, *Plutarch and history*, Swansea, 2002 et P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres, op. cit.*, p. 175-196 (« Plutarque, biographe et historien »).

3. Voir à ce propos H. STRASBURGER, « Herodot und das perikleische Athen », *Historia*, 4 (1955), p. 1-25, ici p. 3, qui repère l'idée chez Eduard Meyer, Ulrich von Wilamowitz ou Victor Ehrenberg.

4. *Histoires*, VI, 131. Sur ce rêve ambigu, voir *infra*, chapitre 1, « Un jeune aristocrate ordinaire », p. 26.

5. Voir *infra*, chapitre 1, « Un jeune aristocrate ordinaire », p. 25-28 et chapitre 4, « Périclès et l'impérialisme », p. 74-75. Voir également J. SCHWARTZ, « Hérodote et Périclès », *Historia*, 18 (1969), p. 367-370, selon qui la remarque d'Hérodote sur les enfants illégitimes chez les Lyciens contiendrait une pointe contre Périclès et Aspasia (en I, 173).

le cadre de la ligue de Délos : natif d'Halicarnasse, il est bien placé pour savoir que sa communauté n'a fait que troquer une domination pour une autre – passant de la tutelle des Perses à celle des Athéniens.

Si le jugement d'Hérodote sur Périclès prête à confusion, il n'en va pas de même des autres témoignages contemporains : tandis que la critique se fait indéniablement acerbe chez les poètes comiques, ainsi que chez Ion de Chios et Stésimbrote de Thasos, l'admiration est perceptible chez Thucydide, l'historien de la guerre du Péloponnèse.

Du vivant de Périclès, les poètes comiques – tels Cratinos ou Hermippos – ridiculisaient volontiers le stratège au théâtre. De fait, les Comiques composaient des pièces d'actualité, souvent violentes, parfois injurieuses, jouées devant toute la cité lors des grandes fêtes religieuses en l'honneur de Dionysos. La plupart de ces comédies nous sont parvenues à l'état de fragments qui permettent néanmoins de saisir la virulence des accusations portées contre Périclès. Les poètes lui reprochaient son comportement tyrannique et, surtout, ses liens néfastes à la cité : sur scène, Périclès était représenté tantôt en chef tout puissant, tantôt en marionnette manipulée par ses amis (Damon) ou ses amours (Aspasie)<sup>1</sup>.

Les œuvres théâtrales restent toutefois d'un maniement délicat pour l'historien. Tout d'abord, parce qu'elles sont fragmentaires et qu'il est souvent difficile de reconstituer l'intention de leur auteur. Ensuite, parce qu'elles sont outrancières et grossissent volontairement le trait pour provoquer le rire dans ce qui s'apparente à un défoulement verbal ritualisé. Enfin, parce qu'elles personnalisent nécessairement la critique et attaquent toujours des hommes bien identifiés – et non des mécanismes politiques et sociaux : l'attaque *ad personam* est l'un des principaux ressorts de la comédie, qui se définit par le fait de « rire de quelqu'un » (*onomasti komoidein*)<sup>2</sup>. Dès lors, la Comédie tend inmanquablement à donner la part trop belle aux individus, certes décriés, mais placés sur le devant de la scène.

Les fragments conservés de Ion de Chios et de Stésimbrote de Thasos sont tout aussi difficiles à interpréter. Contemporain de Périclès, Ion de Chios s'illustra dans différents genres civiques, dont la tragédie et le dithyrambe. Au cours de ses séjours à Athènes, il fut l'hôte de Cimon qu'il décrit de façon louangeuse, alors qu'il dénigre le comportement de Périclès, en particulier

1. Voir *infra*, chapitres 6 et 7 et, de façon générale, M. VICKERS, *Pericles on Stage. Political Comedy in Aristophanes' Early Plays*, Austin, 1997.

2. R. SAETTA COTTONE, *Aristofane e la poetica dell'ingiuria. Per una introduzione alla loidoria comica*, Rome, 2005.

lors de la guerre de Samos<sup>1</sup>. Quant à Stésimbrote de Thasos, il est tout aussi mal disposé envers le stratège : dans son traité *Sur Thémistocle, Thucydide et Périclès*, il se livre à une attaque en règle de ces trois dirigeants politiques athéniens, critiquant leur éducation et leur caractère<sup>2</sup>. Qu'il critique ainsi les mœurs supposément dérégées de Périclès ne doit pas surprendre : dans le monde grec, les manières de vivre faisaient partie intégrante de la définition du politique<sup>3</sup>.

Si ces multiples attaques furent à la source d'une tradition hostile à Périclès, Thucydide fut indéniablement à l'origine de la représentation idéalisée du stratège. Stratège lui-même avant d'être exilé d'Athènes en 424, l'historien propose, dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, une lecture rationalisante de l'action de Périclès, restituant plusieurs de ses discours, dont la célèbre oraison funèbre prononcée en 431 en l'honneur des morts athéniens de la première année de la guerre. Reste que Thucydide n'aborde en détail que les deux dernières années de la vie de Périclès. Dans la première partie – le récit de la *pentekontaétie*, la période de cinquante ans qui sépare la fin des guerres médiques du début de la guerre du Péloponnèse –, le stratège n'apparaît que fugitivement à trois reprises, battant les Sicyoniens et attaquant Oiniadae en 454 (I, 111, 2), soumettant l'Eubée en 446 (I, 114), avant de mater la révolte de Samos en 440/39 (I, 116-117). Périclès ne joue en réalité les premiers rôles qu'à partir de la fin du premier livre et disparaît déjà au milieu du deuxième (II, 65), dans une œuvre qui en compte huit : Thucydide ne s'attarde sur le stratège qu'en tant qu'acteur de la guerre du Péloponnèse sans se soucier de présenter en détail sa vie avant le déclenchement des hostilités. Au demeurant, l'historien s'intéresse davantage au pouvoir et à ses mécanismes qu'aux individus eux-mêmes – même s'il tient à souligner l'empreinte de Périclès sur la vie politique athénienne.

Au IV<sup>e</sup> siècle, les sources anciennes continuent à osciller entre louange et blâme, en fonction des objectifs poursuivis par les auteurs et du public visé. À de rares exceptions, la vision des philosophes est négative. Chez les disciples de Socrate, Périclès devient un sujet de réflexion à la fois politique et

1. Voir à ce propos A. GEDDES, « Ion of Chios and Politics », dans V. JENNINGS & A. KATSAROS (éds.), *The World of Ion of Chios*, Leiden, 2007, p. 110-138. Apparemment apolitique, l'œuvre d'Ion reflète en réalité la position sociale de son auteur. Vivant sous un gouvernement oligarchique à Chios et appartenant lui-même à l'élite, Ion critiquait la politique démocratique et patriotique menée par Périclès, lui préférant Cimon, davantage en phase avec ses idéaux politiques panhelléniques.

2. A. BANFI, *Il governo della città : Pericle nel pensiero antico*, Bologne, 2003, p. 46 et suiv.

3. Voir à ce propos P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres, op. cit.*, p. 12-13 et p. 197-205.

philosophique, qui vire rapidement à l'anti-modèle. Admirateur de Sparte et contempteur de la démocratie, Antisthène (445-365 av. J.-C.) critique ouvertement Périclès en couvrant d'injures sa compagne Aspasia. Quant à Platon, il fait du stratège un dangereux démagogue corrompueur de la foule, incapable d'élever convenablement même ses propres enfants. Les Socratiques font donc de Périclès un repoussoir, dans le cadre d'une réflexion critique sur la démocratie et sur son fonctionnement vicié par nature.

À l'autre extrémité du spectre, les orateurs attiques ont plutôt tendance à célébrer Périclès, même si le stratège est bien souvent éclipsé par l'aura éclatante de Solon. Cette évocation discrète, mais positive, s'explique dans la mesure où les orateurs s'adressent à un public populaire, et non à un auditoire choisi comme dans les cercles philosophiques où des propos anti-démocratiques pouvaient plus facilement être tenus<sup>1</sup>.

Au dernier tiers du IV<sup>e</sup> siècle, Aristote et son école proposent un portrait contrasté de Périclès. Dans la *Politique*, le philosophe fait du stratège l'incarnation de la prudence, la *phronèsis*, c'est-à-dire l'aptitude à bien délibérer dans un monde toujours mouvant<sup>2</sup>. Toutefois, l'auteur de la *Constitution des Athéniens* – qu'il s'agisse d'Aristote lui-même ou d'un membre de son école – réproouve sans nuance l'introduction du *misthos* et accuse Périclès d'avoir cherché par ce biais à corrompre la foule, retrouvant là des accents platoniciens.

Dans cette chaîne de textes antiques, il est un maillon décisif, quoique tardif : la *Vie de Périclès* de Plutarque (46-125 apr. J.-C.). Originaire de Chéronée en Béotie, ce notable grec compose ses *Vies parallèles* au début du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., à un moment où la Grèce se trouve, depuis longtemps déjà, sous la domination romaine. Mettant en parallèle un Grec et un Romain, Plutarque choisit de mettre en regard Périclès et Fabius Maximus, au nom de la prudence qui les caractériserait tous deux. Influencé par Platon, son travail recueille, sous forme de citations plus ou moins explicites, la plupart des fragments comiques sur Périclès, les critiques portées à l'encontre du stratège par Ion de Chios et Stésimbrote de Thasos ou encore les remarques perfides d'Antisthène et des Socratiques. Pour autant, son maniement demeure fort délicat pour les historiens d'aujourd'hui.

Tout d'abord, son œuvre est marquée par la volonté de construire un cadre unitaire – une *Vie* – à partir d'un matériel abondant, mais hétérogène.

1. Voir E. R. DODDS, *Plato. Gorgias*, Oxford, 1959, p. 325-326, pour les références aux grands hommes chez les orateurs. Cf. notamment Isocrate (*Sur l'échange*, 111 et 234-235) ou Lysias, *Contre Nicomachos* (XXX), 28.

2. P. AUBENQUE, *La prudence chez Aristote*, Paris, 1986<sup>3</sup>, p. 53-60.

Ce foisonnement conduit souvent Plutarque à vouloir concilier l'inconciliable, en juxtaposant dans son récit des traditions totalement opposées : ainsi fait-il par exemple autant de place à la froide analyse de Thucydide sur les causes profondes de la guerre du Péloponnèse qu'aux vitupérations des poètes comiques qui se plaisaient tant à souligner le rôle de sa maîtresse Aspasia dans le déclenchement des hostilités.

Relayant autant l'éloge que le blâme, Plutarque émet lui-même un jugement contrasté sur l'action de Périclès : s'il tient manifestement à célébrer l'homme des grands travaux – ces monuments qui témoignent de l'antique puissance de la Grèce au moment où il compose ses *Vies*<sup>1</sup> –, il souhaite néanmoins dénigrer le démocrate, en bon disciple de Platon et thuriféraire de Cimon. Cette tension rend parfois difficile la compréhension de son projet. Pour résoudre cette contradiction, Plutarque découpe artificiellement la vie de son héros en deux séquences que tout oppose : dans un premier temps, Périclès se serait comporté en démagogue, multipliant les cadeaux à la foule, quitte à lui faire contracter des habitudes pernicieuses (IX, 1) ; une fois sa position définitivement assurée après l'ostracisme de Thucydide d'Alopékè, il aurait changé radicalement d'attitude, n'hésitant pas à réfréner les aspirations populaires, au risque d'essuyer la colère du peuple (XV, 2).

Une dernière difficulté rend l'interprétation du texte de Plutarque particulièrement délicate. Parce qu'il vit à l'époque des Césars, il ne saisit pas toujours les réalités qu'il prétend décrire. Ainsi a-t-il tendance à interpréter l'action de Périclès au prisme de son temps, en attribuant à son héros la conduite, voire l'autorité d'un empereur romain. Que le peuple puisse exercer une souveraineté effective ne rentre nullement dans son cadre de pensée.

Si marquante soit-elle, la *Vie de Périclès* ne signe pas la fin des controverses autour de la figure du stratège. Quelques décennies après la mort de Plutarque, Aelius Aristide (v. 117-v. 185 ap. J.-C.) rend ainsi un hommage appuyé au chef démocrate dans son discours *Contre Platon, pour la défense des quatre*, sans émettre la moindre réserve sur son compte. Drapé dans l'autorité de Thucydide, il soutient que Périclès n'a jamais corrompu le peuple en quoi que ce soit, contrairement à ce que prétend la vulgate platonicienne reprise par Plutarque<sup>2</sup>.

1. Périclès, XII, 1 ; *Sur la gloire des Athéniens*, 348C et 351A.

2. *Contre Platon, en défense des quatre* (III), 11-127 et, en particulier, 20 (Cf. aussi *Panathénaïque*, 383-392). Le discours fut composé entre 161 et 165 ap. J.-C. Voir C. A. BEHR, *P. Aelius Aristides. The complete works*, vol. 1, La Haye, 1986, p. 460.

Sensiblement à la même époque, Pausanias adopte une perspective radicalement opposée dans la *Périégèse*, à l'occasion d'une digression sur les hommes illustres du passé athénien. S'il loue volontiers les exploits militaires de Thémistocle, Xanthippe et Cimon contre les Perses (VIII, 52, 1-2), il tient dans le plus grand mépris « les fauteurs de la guerre du Péloponnèse », et particulièrement « ceux d'entre eux qui ont été illustres ». Son jugement est sans appel en la matière : « on peut les traiter d'assassins et de vrais naufrageurs de la Grèce »<sup>1</sup>. Scandalisé par les luttes intestines entre Grecs, Pausanias ne daigne pas même mentionner le nom de Périclès, lui réservant une forme de *damnatio memoriae*.

Sans qu'il faille y voir un lien de cause à effet, le souvenir du stratège s'estompe ensuite progressivement jusqu'à ce que l'humaniste Leonardo Bruni vienne raviver sa mémoire à l'orée du xv<sup>e</sup> siècle, en puisant son inspiration dans les écrits de Thucydide et d'Aelius Aristide<sup>2</sup>.

De ce rapide panorama des sources anciennes, on peut tirer en définitive deux enseignements. Un constat déceptif, tout d'abord : faire une biographie de Périclès en bonne et due forme relève de la gageure, voire de l'illusion, sauf à imiter Plutarque en restituant un itinéraire imaginaire, plus révélateur des projections de celui qui s'y livre que de la trajectoire réelle du stratège. Que dire, en effet, de la jeunesse de Périclès, avant 472, date à laquelle il finança les *Perses* d'Eschyle ? Que connaît-on précisément de sa vie entre 472 et 463 ? Que sait-on même de son action entre 461 et 450 ? Aucun récit linéaire de la vie du stratège n'est donc envisageable, sinon à tricher avec les témoignages et à les ordonner en une séquence chronologique cohérente, mais arbitraire. Seules les trois dernières années de son existence, entre 432 et 429, surnagent dans cet océan d'ignorance, grâce à l'éclairage unique fourni par la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide.

Est-ce là un défaut rédhibitoire condamnant l'écriture d'un livre sur Périclès ? Il n'en est rien. La lecture des sources anciennes pointe en effet vers une autre voie de recherche, indéniablement plus féconde. De Thucydide à Plutarque, des poètes comiques à Aelius Aristide, les sources anciennes s'interrogent, chacune à leur manière, sur les relations nouées entre l'individu et la communauté. Périclès tout-puissant ou bien simple ventriloque des aspirations populaires ? Toute la gamme des réponses est envisagée et

1. Pausanias, VIII, 52, 3. Voir les remarques de Chr. PÉBARTHE, « La vie politique des athéniens illustres au v<sup>e</sup> siècle. Périclès, Thucydide et Plutarque », dans L. CAPDETREY et Y. LAFOND (éds.), *la cité et ses élites. Pratiques et représentation des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques*, Bordeaux, 2010, p. 275-292, ici p. 278-279.

2. Voir *infra*, chapitre 10, « Périclès disgracié », p. 166-167.

mérite d'être passée au crible. C'est donc cette interrogation qui servira de fil d'Ariane à l'enquête, organisée en deux grandes parties, l'une historique, l'autre historiographique.

Le premier volet s'ouvrira par l'étude des atouts généalogiques, économiques et culturels dont disposait le jeune Périclès lorsqu'il entra, à pas feutrés, dans la carrière politique (chapitre 1). Les deux chapitres suivants seront consacrés aux fondements du pouvoir péricléen. Ceux-ci étaient à l'évidence doubles : le succès de Périclès reposait à la fois sur la gloire militaire – en tant que chef des armées athéniennes (chapitre 2) – et sur le maniement expert de la parole publique – au point d'incarner l'orateur par excellence, fascinant les Athéniens à la tribune de l'Assemblée (chapitre 3).

En tant que stratège, Périclès fut largement impliqué dans le développement de l'impérialisme athénien. Il réprima sans états d'âme les révoltes des cités alliées, assumant à cet égard une politique qui faisait l'objet d'un large consensus à Athènes : sa seule originalité fut peut-être d'en théoriser la nécessité et de mettre en scène le pouvoir impérial sur une échelle inédite (chapitre 4). À l'intérieur de la cité, Périclès joua un rôle dans la genèse d'une politique économique proprement démocratique – une politique fondée sur d'importantes redistributions à destination d'une communauté civique aux contours désormais redéfinis (chapitre 5).

À l'intérieur comme à l'extérieur de la cité, Périclès répondait, voire devançait, les attentes populaires. Cette pression démocratique s'exerçait à tous les niveaux. C'est parce que ses moindres faits et gestes étaient scrutés et, bien souvent, critiqués, que Périclès tint ostensiblement à distance ses parents, ses amis et ses amours. Ainsi espérait-il sans doute parer aux nombreuses attaques qui le décrivaient en homme manipulé, prêt à faire passer l'intérêt de ses proches avant le bien-être du peuple (chapitre 6 et 7). Ces reproches portaient également sur son attitude envers les dieux de la cité, lui qui fut aussi accusé d'entretenir des amitiés avec des hommes impies (chapitre 8).

Ces lourds soupçons se dissipèrent à la mort de Périclès : le stratège devint alors, pour une partie de la tradition, le symbole d'un âge d'or définitivement révolu. Plusieurs auteurs anciens firent même de la disparition de Périclès un moment pivot dans l'histoire d'Athènes, comme si sa mort marquait le coup d'envoi de la décadence de la cité – une vision qu'il convient de fortement nuancer (chapitre 9). Reste que cette lecture du « règne de Périclès » imprègne toujours l'historiographie contemporaine. Encore aujourd'hui, les historiens ont tendance à tracer une ligne de partage tranchée entre Périclès et ses successeurs, célébrant l'un pour mieux dénigrer les autres.

Il ne faudrait toutefois pas être dupe de ce lieu commun. Le mythe péricléen est une (re)création récente. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Périclès fut la plupart du temps jugé avec dédain, quand il n'était pas superbement ignoré. Obnubilés par les modèles romains et spartiates, les hommes de la Renaissance et des Lumières considéraient le stratège comme un démagogue sans scrupule, à la tête d'un régime dégénéré (chapitre 10). Il fallut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle – et, en particulier, le retour en grâce de Thucydide, couplé au développement des régimes parlementaires en Europe – pour voir émerger progressivement, sous la plume des historiens, un nouveau Périclès, désormais présenté en bourgeois éclairé. Préparée par Rollin et Voltaire et achevée par Georges Grote et Victor Duruy, cette lente métamorphose donna naissance à la figure d'un Périclès idéalisé qui, encore aujourd'hui, trône dans les manuels scolaires, à l'égal de Louis XIV (chapitre 11).

C'est au terme de ce parcours historique et historiographique qu'il faudra remettre l'ouvrage sur le métier en reprenant la question formulée au seuil de l'ouvrage : comment la démocratie athénienne réagit-elle à l'épreuve du grand homme ? En somme, tenter de comprendre Athènes au miroir de Périclès et Périclès au miroir d'Athènes.